

Août \ Septembre 2018

**Agnès Desarthe
Jeffrey Eugenides
Colas Gutman
Nicole Krauss
Emmanuelle Richard
D.W. Wilson**



Éditions de l'Olivier

**Et en octobre
paraîtront
les nouveaux livres
de Florence Aubenas
et Catherine Poulain**

16 août

Agnès Desarthe
La chance de leur vie
Nicole Krauss
Forêt obscure

30 août

Colas Gutman
Le complexe d'Hoffman
Emmanuelle Richard
Désintégration

13 septembre

Jeffrey Eugenides
Des raisons de se plaindre
D.W. Wilson
La souplesse des os

Agnès Desarthe

La chance de leur vie

roman

en librairie le 16 août 2018

Hector, Sylvie et leur fils Lester s'envolent vers les États-Unis. Là-bas, une nouvelle vie les attend. Hector est professeur d'université. Très vite, son charisme fait des ravages parmi les femmes qui l'entourent.

Fragile, rêveuse, Sylvie n'en observe pas moins avec lucidité les effets produits par le donjuanisme de son mari, tandis que Lester entraîne à sa suite un groupe d'adolescents qui, comme lui, traversent une crise mystique, et dont il est devenu le guide.

Pendant ce temps, des attentats meurtriers ont lieu à Paris, et l'Amérique, sans le savoir, s'apprête à élire Donald Trump.

Chez Agnès Desarthe, chaque personnage semble suivre un double cheminement. Car si les corps obéissent à des pulsions irrésistibles, il en va tout autrement des âmes tourmentées par le désir, la honte et les exigences d'une loyauté sans faille.

Mais ce qui frappe le plus dans cet admirable roman où la France est vue à distance, comme à travers un télescope, c'est combien chacun demeure étranger à sa vraie nature, jusqu'à ce que la vie se charge de lui en révéler le sens.



© Dante Desarthe

Agnès Desarthe est née en 1966. Traductrice de l'anglais, elle a reçu en 2007 pour *Les Papiers de Puttermesser* de Cynthia Ozick le prix Maurice-Edgar Coindreau et le prix Laure-Bataillon. Romancière, outre de nombreux ouvrages pour la jeunesse, elle a publié notamment : *Un secret sans importance* (prix du Livre Inter 1996), *Dans la nuit brune* (prix Renaudot des lycéens 2010) ou encore *Une partie de chasse*. Elle est également l'auteur d'un essai consacré à Virginia Woolf avec Geneviève Brisac, *V.W. Le mélange des genres*, d'un essai autobiographique, *Comment j'ai appris à lire* (Stock, 2013), qui a connu un grand succès critique et public, et d'une biographie consacrée à René Urtreger, *Le Roi René*, (Éditions Odile Jacob, 2016).

Son dernier roman, *Ce cœur changeant* (L'Olivier, 2015), a remporté le Prix Littéraire du Monde et connu un beau succès de librairie.

Extrait

Hector avait une femme. Elle s'appelait Sylvie. Ensemble ils avaient un fils. Il s'appelait Lester. Un prénom anglais parce que la famille paternelle d'Hector était originaire de Penzance, en Cornouailles, ou plutôt d'une bourgade située au nord de cette station balnéaire. Un village dont on taisait le nom par amour du secret.

Récemment, Lester avait demandé à ce qu'on l'appelle autrement. Cela s'était passé dans l'avion. Au-dessus de l'océan Atlantique. À peu près au milieu, mettons. Là où, avait songé l'adolescent, passagers et équipage seraient irrémédiablement perdus si, par malheur, l'appareil venait à s'abîmer. Même si l'amerrissage est possible, avait-il spéculé, nous sommes si loin de tout, si détachés de la terre, que nous mourrons. Nous ne mourrons pas dans les flammes, nous ne mourrons pas sous le choc, corps lacérés par les éclats de carlingue, nous mourrons comme sont morts les marins, les explorateurs : de faim, de tristesse et d'angoisse.

Cela ne lui faisait pas peur. Il avait quatorze ans et s'exerçait fermement à la sagesse.

Nous mourrons.

Assis entre son père et sa mère – lui plongé dans un journal, elle lisant la même page de son livre depuis le début du vol parce qu'elle n'arrivait pas à se concentrer, qu'elle l'espionnait, car, oui, elle espionnait son fils, son fils qui l'inquiétait, sans qu'elle le reconnaisse, sans qu'elle en parle – Lester envisageait leur disparition avec sérénité.

Alors qu'il s'imposait un rythme de respiration de cinq secondes à l'inspire et dix à l'expire dans l'espoir de faciliter

son entrée en méditation profonde, paumes tournées vers le haut et paupières closes, une menue gerbe d'eau lui avait arrosé le visage. Ce n'était presque rien. Le contenu de la bouche d'une grenouille farceuse qui, pour jouer, lui aurait craché dessus. Mais ce n'était pas une grenouille, bien entendu. C'était Léonie, l'hôtesse atteinte d'un rhumatisme aigu et qui ne l'avait dit à personne parce qu'elle aimait les voyages, son uniforme, et redoutait un licenciement. Une pointe douloureuse au niveau du genou l'avait fait trébucher juste au moment où elle débarrassait la boisson d'un homme assis de l'autre côté de l'allée. L'eau avait jailli.

« Oh, pardon. Pardon mon grand. Comment t'appelles-tu ? » lui avait-elle demandé en l'épongeant avec douceur.

Le garçon l'avait regardée attentivement. Le fond de teint rendait sa peau lisse et veloutée comme celle d'une pêche lavée, elle avait de gros yeux noisette d'animal, un petit foulard noué autour du cou.

« Absalom Absalom, avait répondu Lester.

– Absalom ? C'est rare. Et comme c'est joli.

– Absalom Absalom, avait corrigé Lester. C'est une sorte de nom composé, si vous voulez, comme Jean-Jacques, sauf que c'est le même deux fois. »

Sylvie avait hésité à intervenir. Devait-elle interrompre cet échange absurde ? Fallait-il qu'elle corrige l'information ? Mon fils s'appelle Lester. Il plaisante, vous savez. Il plaisante toujours beaucoup. Quelque chose l'avait retenue. La peur de l'uniforme. Les costumes officiels lui en imposaient. Elle savait pourtant que celui des policiers n'était pas équivalent à celui des contrôleurs, des ouvreuses de théâtre, des hôtesse, des garçons d'étage. Quelle importance ?

Emmanuelle Richard

Désintégration

roman

en librairie le 30 août 2018

Issue d'une famille modeste, une jeune femme décide de « monter » à Paris pour changer d'air et prendre sa vie en main. Elle s'installe en colocation avec des garçons qui naviguent dans le milieu du cinéma. Partagée entre l'envie d'en être et le dégoût que lui inspirent ces jeunes gens pour lesquels l'argent n'est pas un problème, elle s'efforce malgré tout de se faire une place parmi eux. Mais les humiliations s'accumulent et l'entraînent dans une mécanique implacable : son envie de s'intégrer se transforme peu à peu en une sourde colère sur le point d'éclater à chaque instant. En une haine pure.

Le succès d'un premier roman la propulse soudain de l'autre côté du miroir. Invitée par un cinéaste, elle touche alors du doigt ce monde duquel elle s'est toujours sentie exclue. Entre eux s'installe un jeu de séduction, d'attirance et de répulsion, dont elle tente d'analyser toutes les subtilités, le temps d'un dîner.

Désintégration est un roman lucide, sans la moindre complaisance. Les ressorts de la domination sociale y sont exposés dans une lumière crue par l'écriture cinglante d'Emmanuelle Richard.

Emmanuelle Richard a publié deux romans très remarquables aux Éditions de l'Olivier : *La Légèreté* en 2014 et *Pour la peau* en 2016, qui lui a valu le prix Anaïs Nin.



Extrait

Des hommes veulent m'emmener voir des expositions. Ils sont courtois, bien élevés, craintifs pour la plupart. Il semblerait que je sois devenue leur genre. Eux pas. Eux sont de celui à se formaliser de tout, sans résistance, endurance ni épaules. Celui à se sentir brutalisé au moindre haussement de ton. Hors de leur écosystème, ils paniquent. Moi j'aime le pâté Hénaff prisé par mon père ; les néons des stations-services la nuit sur les aires d'autoroute ; les ZAC dans lesquelles j'ai passé tant de temps pour leur odeur de prophétie de fin du monde ; les Vienetta des repas du dimanche chez ma grand-mère – celui au parfum à la vanille m'est une madeleine inaltérable : dessert de fête après ses paëllas qu'elle nous cuisinait pour douze. Que pourraient-ils comprendre à mon passé, au mode de vie pour lequel j'ai fini par opter ? Ma pièce vide, mes murs nus, mon matelas au sol. Mes piles de livres, quelques vêtements. Un ou deux objets aimés. Rien d'autre. Que peuvent-ils comprendre, depuis leur constellation de petits ghettos, à mon arrogance et à ma réussite ? Au fait qu'il m'a fallu taper sur chacun de mes fantasmes comme sur un sac de frappe ? Au fait qu'il m'a fallu pulvériser chacune de mes fragilités et faiblesses avec méthode pour arriver à cet endroit précis du monde ? Au fait que j'ai tout fait consciemment ? Aux règles de ce qui me contrôlait qu'il m'a fallu changer pour parvenir à changer ce qui me contrôlait ? À mon extrémisme, au fond, qui consiste à tout vouloir sinon rien ? Au fait que les cocktails et les soirées m'indiffèrent ? Au fait que je ne désire rien de plus qu'une vie très simple, composée de choses minuscules mais aussi essentielles que des dents ?

Colas Gutman

Le complexe d'Hoffman

roman

en librairie le 30 août 2018

Deux enfants, Simon et sa sœur Delphine, voient leur vie basculer quand leurs parents décident de se séparer. Pour supporter la situation, ils inventent des jeux cruels, des farces saugrenues, et même une vie quasi clandestine. Comme Simon, qui écrit un roman (83 ans) dans lequel il met en scène des parents monstrueux qui torturent une femme et son bébé.

Une famille en crise, une mère psychanalyste, des enfants juifs et arabes confrontés au racisme ordinaire de leurs camarades : comique, émouvant, irrévérencieux, *Le Complexe d'Hoffman* est d'un réalisme extrême tout en recourant à l'imagination la plus débridée. Entre la B.D. (Reiser) et le surréalisme (*Victor ou les enfants au pouvoir*), Colas Gutman nous livre sa version du « roman familial ». Et décrit les origines du racisme et de l'antisémitisme dès la cour de récréation.

Colas Gutman écrit depuis 2006 des livres pour la jeunesse. Il est notamment l'auteur de la célèbre série *Chien pourri*.

***Le Complexe d'Hoffman* est son premier roman.**



Extrait

Notre mère est morte, nous l'avons enterrée hier. Une cérémonie simple et de bon goût. Delphine et moi, nous avons partagé un mini-Mars dans notre chambre.

- Tu l'enveloppes avec ta couette.
- Pourquoi la mienne? C'est toujours avec la mienne.
- Tu veux jouer ou pas? Si tu continues, j'appelle une copine et je joue avec elle. On prend ta peluche, OK? Oh, Simon, t'écoutes? Alors comment tu l'assassines?
- Facile, je la pousse.
- D'où tu la pousses?
- Du balcon.
- Elle n'y va jamais, elle a le vertige, dois-je te le rappeler?
- Je lui donne des médicaments.
- Tu la prends pour un chaton?
- Pourquoi tu dis ça? Ça n'a pas de rapport.
- Parce que tu es mou, Simon. Un chat quand il est malade on lui donne des médicaments et il guérit? Si tu veux tuer notre mère, faut que tu y mettes du tien. Bien, est-ce que tu as un alibi?
- Euh, c'est quoi déjà? Je sais ce que c'est, mais je ne me rappelle plus.
- Est-ce que tu sais pourquoi tu veux qu'elle meure?
- Non, je sais pas trop, mais si tu dis qu'elle doit mourir, alors faut qu'elle...
- Qu'elle...?
- Ben qu'elle meure.
- Oui, mais pourquoi? As-tu regardé attentivement ses cheveux? Penses-tu qu'on puisse vivre avec une coupe pareille? Non, ne ris pas. Ce n'est pas drôle, c'est juste une question. Penses-tu, Simon, qu'on puisse l'euthanasier parce qu'elle a des cheveux crépus?
- Ça non, quand même pas.
- Bien. Alors maintenant trouve un alibi pour la tuer.
- Parce que c'est une pute?
- Simon, tu dis encore une fois que notre mère est une pute, je t'assassine. Réfléchis.

Nicole Krauss

Forêt obscure

roman

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paule Guivarch

en librairie le 30 août 2018



Jules Epstein a disparu. Après avoir liquidé tous ses biens, ce millionnaire new-yorkais est retrouvé à Tel-Aviv, avant qu'on perde à nouveau sa trace dans le désert. L'homme étrange qu'il a rencontré, et qui l'a convié à une réunion des descendants du roi David, y serait-il pour quelque chose ?

À l'histoire d'Epstein répond celle de Nicole, une écrivaine américaine qui doit affronter le naufrage de son mariage. Elle entreprend un voyage à Tel-Aviv, avec un projet très précis : séjourner dans le Hilton où elle passait, enfant, la plupart de ses vacances. Elle a le pressentiment qu'elle y trouvera une forme de vérité qui pourrait bouleverser sa vie. Et remettre en cause, au passage, son sentiment même de la réalité. Jusqu'au jour où un étrange professeur de littérature lui confie une mission d'un ordre un peu spécial...

Avec humour et une grande maîtrise romanesque, Nicole Krauss explore les thématiques de l'accomplissement de soi, des métamorphoses intimes, et nous convie à un voyage où la réalité n'est jamais certaine, et où le fantastique est toujours à l'affût.

«Un roman incroyable. Je suis admiratif.»

Philip Roth



Nicole Krauss © Gomi Riskin

Née en 1974, Nicole Krauss est un des auteurs les plus remarquables parmi la nouvelle génération d'écrivains américains. *L'Histoire de l'amour*, prix du Meilleur livre étranger 2006 a connu un énorme succès critique et public, a été traduit dans le monde entier, puis adapté au cinéma. En 2011, les Éditions de l'Olivier ont publié *La Grande Maison*, roman subtil sur les mécanismes de la mémoire et les pouvoirs de la littérature, décrit par *Le Figaro* comme «une symphonie funèbre et un hymne à la joie».

**Nicole Krauss sera à Paris du 19 au 22 juin
pour la promotion de son livre.**

Extrait

L'impression de me trouver dans deux endroits différents à la fois ne date pas d'hier. Elle remonte à l'un de mes tout premiers souvenirs, en fait, puisque je me revois en train de regarder une émission pour enfants à la télévision et de me découvrir soudain dans le petit public du studio. J'ai, encore aujourd'hui, la sensation de la moquette marron de la chambre de mes parents sous mes jambes et de la façon dont je me tordais le cou pour voir la télévision qui me paraissait située très haut au-dessus de moi, puis de la nausée qui m'avait saisie au moment où la joie de me voir dans cet autre monde avait fait place à la conscience claire et nette que je n'avais jamais été là-bas. On pourrait dire que le sens du moi est très perméable chez les jeunes enfants, que cette prodigieuse impression subsiste un certain temps, jusqu'au jour où l'échafaudage est enfin retiré des murs que nous montons d'instinct autour de nous, malgré la tristesse de savoir que nous passerons le reste de notre vie à chercher une issue. Et pourtant, aujourd'hui encore, je n'ai pas le moindre doute sur ce que j'ai vu ce jour-là. La petite fille de la télévision avait exactement mon visage, elle portait mes baskets rouges et ma chemise à rayures, mais même ces éléments pourraient n'être qu'une coïncidence. En revanche, dans ses yeux, pendant les quelques instants où la caméra se posa sur eux, je reconnus la sensation d'être moi.

Ce fut peut-être l'une des premières choses conservées par mon cerveau, mais, au fil des années, je n'y prêtai plus guère attention. Pourquoi l'aurais-je fait ? Je ne me suis plus jamais rencontrée par la suite. Et pourtant la surprise de ce que j'avais vu a dû s'installer en moi et, ma notion du monde s'étant construite par-dessus, elle s'est sans doute, par une

alchimie quelconque, transformée en conviction : non qu'il existât deux moi distincts – ça, c'est le propre des cauchemars – mais que malgré mon unicité en tant qu'individu, j'habitais peut-être deux niveaux d'existence différents. Ou peut-être serait-il plus juste de me placer sous l'angle inverse et d'appeler ce qui commença à se cristalliser en moi à ce moment-là une impression de doute – un scepticisme envers la réalité qui m'était imposée, comme elle l'est à tous les enfants, et qui déplace peu à peu les autres réalités plus souples qui se présentent à eux naturellement. Dans un cas aussi bien que dans l'autre, la possibilité d'être à la fois *ici* et *ailleurs* était un substrat stocké en moi avec toutes mes autres idées enfantines, jusqu'à cet après-midi d'automne où, en franchissant la porte de la maison que je partageais avec mon mari et nos deux enfants, j'eus l'impression d'être déjà là.

Simplement ça : déjà là. En train de marcher à l'étage, ou bien endormie dans le lit. Peu importait où je me trouvais ou ce que je faisais, ce qui comptait, c'était ma certitude d'être déjà dans la maison. J'étais moi-même, je me sentais parfaitement normale et, en même temps, j'eus soudain la sensation que je ne me limitais plus à mon corps, aux mains, aux bras et aux jambes que j'avais toujours vus, et que ces extrémités, toujours mobiles ou immobiles dans mon champ de vision et que j'avais observées à chaque instant pendant trente-neuf ans, n'étaient en fait pas les miennes, n'étaient pas l'ultime limite de moi-même, mais que j'existais au-delà et en dehors d'elles. Et pas dans un sens abstrait. Pas à la façon d'une âme ou d'une onde. Mais en chair et en os, exactement telle que j'étais sur le seuil de la cuisine – et cependant ailleurs, en quelque sorte, à l'étage. *Pour la seconde fois.*

Jeffrey Eugenides

Des raisons de se plaindre

nouvelles

traduites de l'anglais (États-Unis)
par Olivier Deparis

en librairie le 13 septembre



Les personnages de ce recueil se trouvent à un carrefour de leur existence. Un Américain connaît une illumination bouddhique à l'occasion de vacances passées sur une île déserte. Un professeur accusé de viol (de manière calomnieuse?). Un ancien amant qui n'approuve pas qu'une femme ait choisi un autre que lui comme donneur de sperme. Tous font preuve de mauvaise foi, d'un sentiment de culpabilité, et d'une bonne dose de déni.

Mais ce n'est pas tout : il y a aussi l'argent. Qu'on cherche à en gagner, à en détourner, ou qu'il soit un permanent objet de fantasme, l'argent joue un rôle prépondérant dans nombre des histoires qui composent *Des raisons de se plaindre* : rien ne se passe jamais comme prévu, et les forces contraires sont souvent des dettes. Si une échappatoire existe, elle ne peut être celle de l'humour.

Des raisons de se plaindre est un concentré de tous les talents de Jeffrey Eugenides. L'auteur du *Roman du mariage* y expérimente tous les registres, et nous offre le portrait d'un Américain de notre temps. On y retrouve son ironie tendre et une forme d'émotion singulière où la moquerie se teinte de mélancolie.

Jeffrey Eugenides est né en 1960. Son premier roman *Virgin Suicides* (Points, 2010) est salué par la critique et adapté au cinéma par Sofia Coppola. *Middlesex* (L'Olivier 2003) a connu un succès considérable aux États-Unis, en Angleterre et en France, tout comme *Le Roman du mariage* (L'Olivier 2013) qui lui a valu, entre autres, le prix Fitzgerald.



Jeffrey Eugenides © Marte Visser

« Je me laisse porter par mes personnages et ne les lâche pas avant d'en avoir épuisé toutes les possibilités. Je crois à la forme classique et à cette chose vitale, essentielle au plaisir : une bonne histoire. »

Jeffrey Eugenides

« Avec Eugenides, rien n'est jamais aussi simple qu'il n'y paraît. Tout est source de questionnement et d'espoirs souvent déçus, avec une prose exigeante, magistrale et précise qui met à nu chaque émotion. »

Libération

« Eugenides fait montre d'une maîtrise indubitable des ressorts de la narration et de la psychologie. »

Le Matricule des anges

Jeffrey Eugenides sera à Paris du 19 au 25 septembre pour le festival America.

D.W. Wilson

La souplesse des os

nouvelles

**traduites de l'anglais (Canada)
par Madeleine Nasalik**

en librairie le 13 septembre 2018



Kootenay Valley. Dans ce coin reculé de Colombie Britannique, la rudesse des hommes et de la nature cachent bien souvent des histoires secrètes, et des sensibilités qui n'osent pas révéler leur profondeur. On s'y bagarre, on boit des bières, on fume au bord des lacs. Et on y fait parfois de mauvaises actions : en sabotant une balançoire, deux adolescents provoquent un drame qu'ils n'avaient pas anticipé ; un jeune homme décide de ne pas avertir son meilleur ami de l'arrivée d'une voiture sur la route, les fils défient leurs pères et les affrontent, au sens littéral...

Le monde de D.W. Wilson est un monde de taiseux où les bonnes intentions mènent à l'échec, et où les personnages se blessent les uns les autres, sans le vouloir et sans se l'avouer.

Pleines de violence sourde et de tension, ces douze nouvelles sont autant de cocktails d'adrénaline et de vulnérabilité, d'obstination et de dignité.

D. W. Wilson est né en 1985 au Canada. *Balistique* (L'Olivier 2015), son premier roman, a été acclamé par la critique et nommé pour le Dylan Thomas Prize.



«Une écriture magnifique.»

Margaret Atwood

«Des nouvelles pleines de vie et à l'émotion brute.»

The New York Times Book Review

«D.W. Wilson observe les hommes avec un regard précis et concis, sans renoncer à une véritable tendresse, et à un lyrisme contenu quand il évoque la nature. Ses personnages sont doux, déboussolés et douloureusement vulnérable. Un beau livre.»

The Guardian

«D.W. Wilson fait partie de ces auteurs nord-américains qui, comme David Vann, sont capables de faire naître une grâce sauvage et l'empathie à travers une prose musclée et des personnages désespérés.»

Sunday Herald

retrouvez notre catalogue, nos
événements et avant-premières
sur notre site :

www.editionsdelolivier.fr

 Éditions de l'Olivier

Éditions de l'Olivier

96, boulevard du
Montparnasse 75014 Paris
01 41 48 84 76

Virginie Petracco / Nathalie Proth

Responsable de la communication
01 41 48 84 73 nproth@editionsdelolivier.fr

Pauline Mulin

Relations libraires / Relations presse
01 41 48 84 71 pmulin@editionsdelolivier.fr

Pierre Hild

Directeur commercial
01 41 48 83 09 pierre.hild@seuil.com